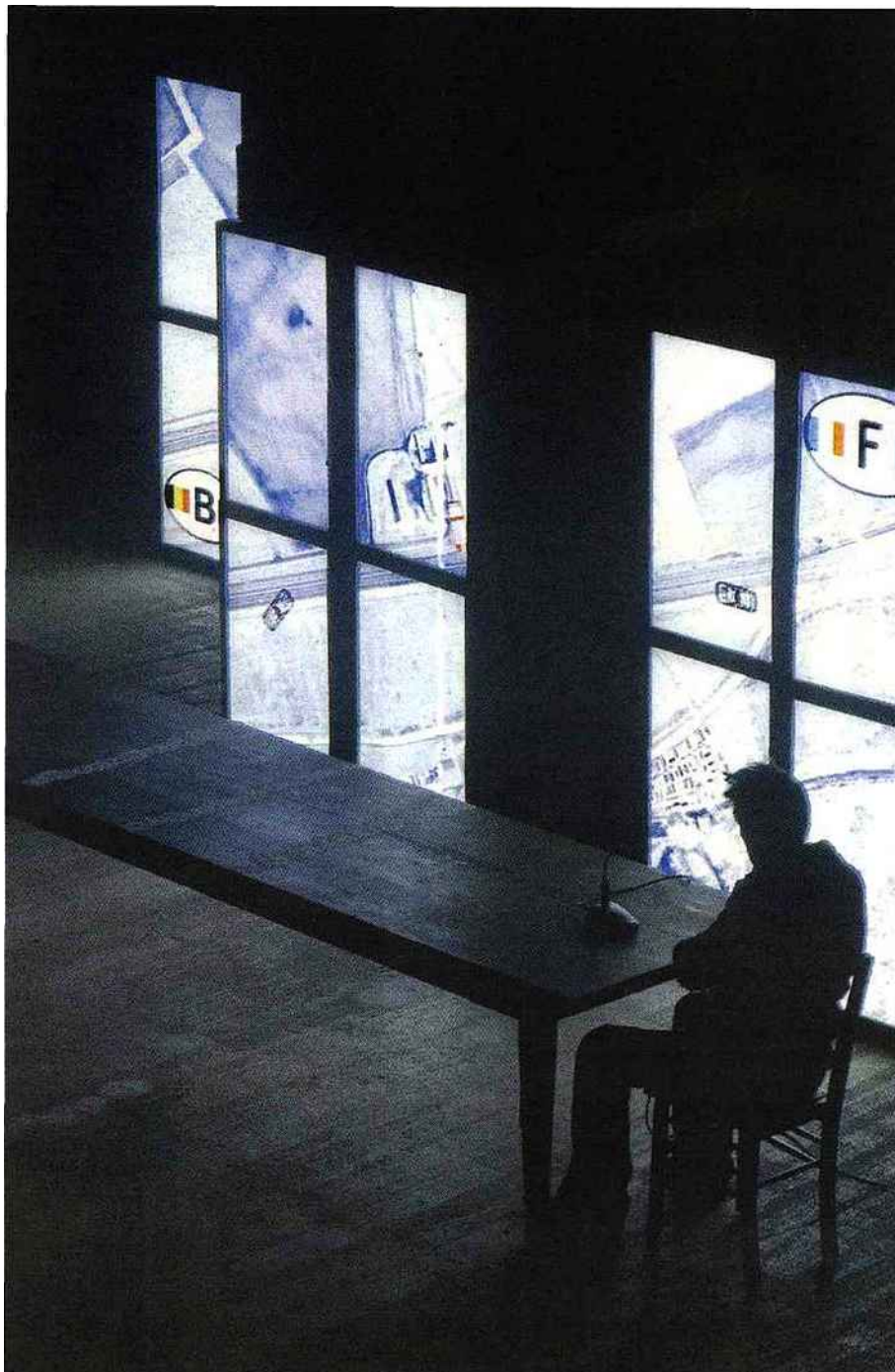




CRÉATION Au **CentQuatre**, le collectif belge retrace un fait divers en alliant astucieusement vidéo et théâtre.

Berlin, aux frontières du réel



Land's End s'inspire du meurtre, en 1996, d'un commerçant prospère. PHOTO BERLIN

LAND'S END par le groupe **BERLIN** 104, 5, rue Curial, 75019 A 20h30 (dimanche à 19 heures) Jusqu'au 9 février

Un drôle de manège se tapit actuellement dans les entrailles du CentQuatre, le navire amiral au format porte avions de la culture parisienne. Dans les anciennes écuries d'où partaient jadis les corbillards, une enfilade d'installations morbides et cocasses suggère les diverses résolutions possibles d'une énigme policière: des pieds dépassent du coffre d'une vieille BMW sectionnée en son milieu, qui tourne sur un socle; d'inquiétants sèche cheveux soufflent au-dessus de jardinières métalliques éplies d'eau (*remember Cloclo*)... Et ainsi de suite, jusqu'à une invraisemblable machine où des oignons catapultés glissent sur un tapis, avant de perir dans une sorte de cuve où le curieux a approché son visage pour mieux entendre les phrases équivoques sortant de la broyeuse («*Enfant, avez vous jamais pris du plaisir à être frappé?*»...).

«Roi de la crêpe». Sulfate d'alyle aidant on s'installe en larmes dans les gradins pour suivre le nouveau spectacle du groupe Berlin, ex-trio mixte formé à Anvers en 2003 et, depuis 2009, tandem masculin passé maître dans l'observation vidéo (mais pas que) de ses congénères, à travers des agencements minutieux démontant

la mécanique relationnelle de communautés spécifiques où chacun pourra néanmoins se sentir concerné (*lire ci-contre*).

Land's End est la sixième création de Berlin. Avant, il y a eu entre autres *Bonanza*, descente grinçante dans la ville la moins peuplée du Colorado – cinq maisons, sept habitants – où tout le monde se deteste! Ou, dernièrement, *Tagfish*, le film d'une réunion qui n'a jamais existé où un groupe d'individus (architecte, urbaniste...) cogite sur les moyens de persuader un cheikh saoudien d'investir dans un gros projet immobilier en Allemagne.

Nouveauté dans le panorama de Berlin, *Land's End* tricote le fait divers, apportant au passage – hasard du calendrier aidant, un mois après la sortie du roman *Claustria* de Régis Jauffret – de l'eau au moulin de l'appropriation du crime par l'imaginaire créatif. Les événements, authentiques: commerçant prospère, celui qu'on surnommait «*le roi de la crêpe*» a été assassiné. On soupçonne un concurrent jaloux, mais, assez vite, c'est l'épouse trompée qui est arrêtée avec un homme de main. Les deux accusés se rejettent la responsabilité de l'homicide.

Intrinsèquement, l'histoire n'a rien d'extraordinaire, mais le contexte, lui, vaut le jus – y compris *gentium* – car l'action judiciaire est menée

de part et d'autre de la frontière franco-belge, entraînant un imbroglio qui culminera dans une confrontation à cheval sur les deux pays!

De ce pataqués édifiant, Berlin tire une démonstration scénographique en trois étapes: sur deux écrans distincts, un homme et une femme s'affrontent verbalement, dans une langue à l'élégance sibylline («*Témoinnez que je n'ai pas glissé dans l'obscurité de mon plein gré*»); puis, façon *split screen* cette fois, on s'intéresse au contexte frontalier, démontrant les aberrations socio-administratives qu'il induit; enfin, six arbitres filmés (un inspecteur, deux juges, trois avocats) observent l'audition de la veuve et du malfrat, joués sur le plateau par deux comédiens.

Cycle. Précis et ingénieux, *Land's End* apporte alors une nouvelle démonstration de la difficulté des hommes à s'entendre, jusque dans l'usage des mots (c'est un quiproquo qui pourrait avoir occasionné le meurtre). Après le cycle «*Holocène*» (*Jérusalem, Iqaluit, Bonanza, Moscow*), la proposition intègre un second volet (entamé avec *Tagfish*), intitulé «*Horror Vacui*» et fondé sur des «*conversations de table*», réunissant des «*personnes qui ne se sont jamais vues ou ne souhaitent pas se parler*». Trouver d'autres sujets ne devrait pas se révéler trop compliqué.

GILLES RENAULT

Bart Baele et Yves Degryse, les deux artistes flamands de Berlin, reviennent sur leurs sources d'inspiration et sur la difficulté des hommes à communiquer :

«Des histoires à dimension universelle»

Bart Baele et Yves Degryse, les deux piliers flamands de Berlin, expliquent les méthodes et objectifs du collectif, tels que déclinés depuis maintenant six spectacles.

Où trouvez-vous vos sujets d'investigation ?

En ce qui concerne *Land's End*, il s'agit d'un programmateur de théâtre à Amsterdam qui nous a raconté ce fait divers survenu en Belgique en 1996. Intrigués, nous avons fait pas mal de recherches, nous nous sommes documentés. L'intérêt pour nous, réside dans le fait que chacun raconte sa propre vérité et qu'entre les versions proposées, se superposent diverses strates où s'immisce une certaine liberté artistique. Après, notre autre critère consiste à chercher des histoires qui présentent une éventuelle dimension universelle. Ainsi, notre chronique de Bonanza, le plus petit village des Etats-Unis, doit parler aux publics sur tous les continents... Chaque sujet nous prend environ un an à un an et demi, aussi est-il préférable d'avoir le maximum de garanties en amont pour être sûrs qu'on ne fait pas fausse route.

Tous vos spectacles semblent témoigner d'une difficulté entre les êtres à s'entendre et à communiquer.

Doit-on y voir un tropisme belge ?

Si tel est le cas, il n'y a rien d'intentionnel. Les politiques belges attisent un clivage entre les deux communautés qui, à titre personnel, ne nous affecte pas. Nos recherches portent avant tout sur un nombre très limité de personnages avec lesquels le spectateur pourra se sentir connecté. Quand nous avons fait *Moscou*, en 2007, c'était, dit-on, la ville la plus chère au monde et nous souhaitions en dresser le portrait humain, politique, à travers ce fossé entre riches et pauvres.

Mais c'est exact que, dans la mesure où nous exposons plusieurs versions, il en résulte une impression de malentendu. D'autant qu'aucune voix off ni commentaire n'accompagne notre propos. Cela oblige chacun à se faire sa propre opinion ou à rester dans le doute. Nous avons du respect pour les protagonistes que nous faisons intervenir, nous prenons le temps de les écouter, d'essayer de comprendre. Mais à l'arrivée, nous gardons de la distance.

Maintenant, il est vrai que nous avons tourné *Jérusalem* en 2003 et que, depuis, rien ne semble avoir bougé, sinon le nom des politiciens. Un peu

comme si l'humanité, même lorsqu'elle est animée par le sentiment de vouloir bien agir, était vouée à répéter toujours les mêmes erreurs. Cela nous fait penser à *Café Mueller*, un des spectacles les plus célèbres de Pina Bausch : il y a un danseur dos au mur et une danseuse tente de lui sauter dessus, il ne la retient pas, elle s'agrippe, glisse et réessaye sans cesse.

L'humour, y compris dans des situations graves, est aussi une de vos composantes récurrentes...

Nous ne le recherchons pas délibérément, mais il doit effectivement agir comme un contrepoids, face à la tristesse. Après, il faut aussi voir que tous les publics ne réagissent pas pareil : dans *Tagfish*, notre précédent spectacle, le public allemand était plié de rire, contrairement aux Français par exemple. Mais quelle que soit la réaction, cela nous convient.

Vos prochaines destinations ?

Nous comptons retourner à Jérusalem, dix ans après. Il y aura aussi Lisbonne et, dans deux ans, Rio, où nous ambitionnons de faire quelque chose de décalé.

Recueilli par G.R.